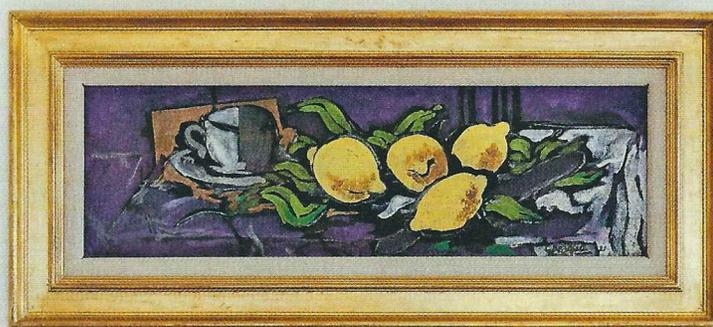




Marianne
Rosenberg
côté salon,
avec une vue
fabuleuse
sur l'East River
et le pont
de la 59^e rue.
Côté salle
à manger, une
magnifique
nature morte
de Braque.
Le tableau fut
acheté
directement
à l'artiste par
le grand-père
de Marianne.

Marianne Rosenberg

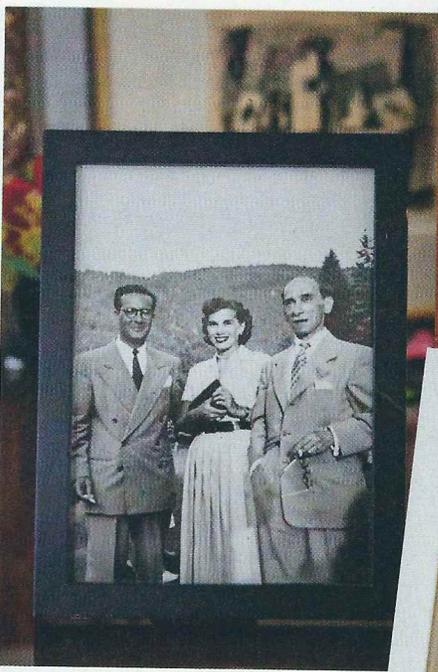
L'ART DANS LA PEAU



Dans sa famille, elle est la quatrième génération de marchands d'art. Installée à New York, à la veille de sa participation à Fine Arts Paris, dont *Point de Vue* est partenaire, elle revient sur l'histoire singulière d'une dynastie.

Par **Antoine Michelland**
Photos **Eva Sakellarides**

Un appartement tout en vitres qui donne vue sur New York à 180 degrés. La nuit, venus de JFK ou de LaGuardia, les avions peignent le ciel. Le jour, ce sont les bateaux qui dessinent un sillage argenté sur les eaux de l'East River. Tableaux incensants et toujours recommencés. Marianne Rosenberg ne s'en lasse pas. Chez elle, l'art est omniprésent. À chaque étape de sa vie et de celle de sa famille. Au mur de sa salle à manger, les deux natures mortes de Braque portent encore l'étiquette de la galerie de son grand-père, Paul Rosenberg, le grand marchand d'art de la première moitié du XX^e siècle, l'homme qui a tant fait rayonner l'art moderne. « Je n'ai rien hérité, j'ai tout acheté », sourit Marianne. Dans l'entrée, l'original du dessin réalisé par Picasso en 1924 pour une exposition organisée à la galerie parisienne de son ami Paul. « J'ai toujours l'acte de naissance de mon père, Alexandre, que Picasso a signé comme témoin. Il était aussi son parrain. » Déjà l'art que l'on respire. Tout avait commencé avec l'arrière-grand-père, le premier Alexandre, marchand d'art impressionniste



La vue comme un tableau sans cesse renouvelé, et la lumière sur ce grand bronze d'Archipenko. Alexandre et Elaine Rosenberg avec Paul, vers 1950. Marianne, petite fille exubérante.

Dès l'entrée de l'appartement, l'original de l'invitation, signée Picasso, au vernissage d'une exposition dans la galerie de son ami Paul Rosenberg.

et postimpressionniste. Puis Paul et son frère Léonce, « un visionnaire qui avait attiré les plus grands artistes cubistes chez lui. Mais il était souvent fauché, les artistes sont passés chez mon grand-père qui était le marchand par excellence, entièrement dédié à ce qu'il faisait, avec un charisme fou. Je me revois, toute petite fille courir vers lui. Et je l'entends dire, "elle est délicieuse". J'étais complètement blonde, très exubérante. Cela lui plaisait beaucoup. » En cette fin des années 1950, au soir de sa vie, Paul Rosenberg a fait la conquête du marché américain, comme il avait fait celle du marché européen. Picasso, donc, Braque, Léger, Matisse, Marie Laurencin, Nicolas de Staël, ou Giacomo Manzù: l'art moderne, c'est lui. Deux décennies plus tôt, sentant venir la montée des périls, il a envoyé ses archives à Londres et une énorme partie des œuvres qu'il possédait à l'étranger, « en exposition, jusqu'en Australie, pour les mettre à l'abri. À partir de 1938, les pièces achetées ne restaient pas en France. » Repliés à Bordeaux après la débâcle, les Rosenberg gagnent le Portugal grâce aux visas délivrés par l'héroïque consul Aristides de Sousa Mendes. Puis prennent le bateau pour l'Amérique. Sans Alexandre. Le futur père de Marianne part pour Londres. S'engage le 1^{er} juillet. Officier d'artillerie, il prend part à l'épopée de la 2^e DB. Débarque en Normandie avant d'entrer dans Paris. Là, à la tête de ses hommes, il attaque un train à Aulnay que l'on pensait être le dernier convoi de déportés. « Mon père a été le premier surpris en découvrant que les wagons étaient emplis d'œuvres d'art pillées par les Allemands. Et plus encore en

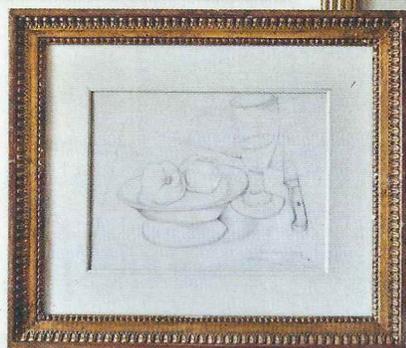
reconnaissant une quinzaine de toiles appartenant à Paul Rosenberg. » En tout, quatre cents œuvres de la galerie ont été spoliées. Au fil du temps et des efforts de Paul, puis Alexandre et la nouvelle génération, plus de 330 seront

recupérées. Et la traque continue. « D'ici quelques jours, nous allons publier un communiqué déclarant que nous avons localisé la toile d'un grand impressionniste volée à mon grand-père par les Allemands. L'œuvre serait en Allemagne ou en Suisse, en mains privées. »

La seconde vie de Paul Rosenberg commence dès son arrivée à New York, en 1940, où il rouvre une galerie. Il achète bientôt la maison de la 79^e rue, East Side qui deviendra le pôle familial. Alexandre rejoint les siens en 1946, seconde son père, avant de lui succéder, et épouse bientôt une New-Yorkaise, veuve de guerre, Elaine, la mère d'Elisabeth et Marianne.

« Enfants, nous passions tous les jours par la galerie avant de monter dans l'appartement, au-dessus. Ce qu'il y avait chez nous me paraissait normal. Dans ma chambre, cette nature morte que j'avais identifiée comme celle de "Fléger". Bien sûr, c'était un Fernand Léger. Des Marie Laurencin aussi. J'entendais mon père parler du Corot qu'on voulait lui vendre ou de la mésaventure qui lui était arrivée avec le propriétaire d'un faux Degas. L'homme avait sorti son pistolet et Alexandre lui avait dit très tranquillement qu'il pouvait le tuer, son tableau n'en resterait pas moins un faux.

« Avec le même sentiment de naturel, j'ai rencontré Picasso à 13 ans, passé des vacances avec Graham Sutherland, l'un des maîtres de la peinture anglaise



Derrière le fauteuil années 1960, un dessin d'Archipenko. La nature morte à la baguette de pain, huile de Henri Hayden, un des cubistes remarquables par Léonce Rosenberg, le grand-oncle de Marianne. Autre nature morte, dessinée au crayon par Juan Gris et dédiée à Léonce. Gouache de Blanche Lazzell, artiste américaine venue étudier à Paris avec Albert Gleizes. Tout un mur de l'entrée est consacré aux cubistes.

moderne, ou Giacomo Manzù, le sculpteur des portes de Saint-Pierre de Rome. Quand mon père nous emmenait au musée du Prado, nous y entrions à 9 heures pour en ressortir à la fermeture. Je me suis formé l'œil en l'observant s'arrêter devant un tableau, ou glisser devant un autre. »

Pourtant, Alexandre refuse que Marianne lui succède à la galerie. « Je ne connaîtrai jamais la raison. Mais il éprouvait une certaine désillusion face à ce que devenait le marché à l'époque, avec un art contemporain où beaucoup de choses qui n'étaient pas de son goût prenaient un essor considérable. J'avais fait mes études secondaires au lycée français de New York, portée vers la littérature, le latin, le russe. Je me suis tournée vers le droit, en France, puis aux États-Unis. »

Marianne, avocate, entre dans un important cabinet de Wall Street dont elle devient une des associées. « J'ai un côté rebelle, il y avait là très peu de femmes à l'époque, je me suis dévouée à leur avancement. »

La petite-fille de Paul Rosenberg n'en reste pas moins passionnée par la restitution des œuvres spoliées. Et l'envie d'ouvrir sa propre galerie, après la mort de son père, en 1987, ne l'a pas quittée. « Quand mes enfants Maia et Pierre sont devenus plus grands, je me suis dit que je n'avais plus d'excuses. »

En 2014, elle achète un rez-de-chaussée dans une maison de 1912 de l'Upper East Side, à quelques blocs de l'ancienne galerie de ses père et grand-père, demeure où vit toujours sa mère Elaine, âgée de 98 ans. Quelques mois

plus tard, Marianne ouvre Rosenberg & Co avec « l'exposition *Inspired by History*, rassemblant des œuvres ayant un rapport avec mon père, mon grand-père ou mon grand-oncle. En ce moment, c'est Jeffrey Wasserman qui est à l'honneur. Mort jeune, il avait travaillé avec Pollock et sa veuve m'a demandé de le représenter. »

Au-delà, Marianne prépare avec soin sa deuxième participation à Fine Arts Paris qui s'ouvre ce 7 novembre. « Il faut doser le choix, imaginer l'accrochage pour que les pièces ne se tuent pas l'une l'autre. Je vais exposer un

mélange de moderne et de contemporain. Des œuvres de Henri Hayden, découvert par mon grand-oncle, des futuristes italiens des années 1930 comme Giacomo Balla, des sculptures de Bernar Venet ou de l'Uruguayen Pablo Atchugarry, des toiles d'Olivier Debré, Hamilton Fraser... Fine Arts bénéficie d'un public curieux et érudit. Rien de plus agréable pour un galeriste, nous sommes là pour faire découvrir. Cet événement est important pour

nous. Aux États-Unis, il manque des salons de qualité, hors de l'ultra-contemporain. » Cette année, Fine Arts se déroule au Carrousel du Louvre. À deux pas de cette avenue de l'Opéra où l'arrière-grand-père de Marianne ouvrit la toute première galerie Rosenberg, à la fin du XIX^e siècle. Ce qui s'appelle un retour aux sources. ●

Fine Arts Paris, du 7 au 11 novembre, Carrousel du Louvre. finearts-paris.com. **Galerie Rosenberg & Co**. 19 East 66th Street NY 10065 New York USA. Tél. : 00 1 212 202 3270. rosenbergco.com

L'accrochage
est dosé
pour que les
pièces ne
se tuent pas
l'une l'autre.